

Commentaire d'un texte philosophique

Épreuve à option : écrit

Frédéric de Buzon, Alain Petit

Coefficient : 3 ; Durée : 4 heures

Le passage proposé aux candidats était extrait du second chapitre de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, consacré à la *Multiplicité des états de conscience* et à l'*Idée de durée*. Ce passage, tout à fait classique, d'une importance stratégique dans l'*Essai*, comme l'atteste sa conclusion, se donne pour fin de dissiper une illusion. Il importait au premier chef de resituer le passage dans l'économie de l'argumentation de Bergson. Tout converge dans cette partie du second chapitre (pp. 56-80) vers le terme de l'analyse, de la remontée analytique, jusqu'à la perception de la « vraie durée » qu'il a fallu dépouiller de sa gangue, dont on peut dire qu'elle est à la fois spatiale et numérique, l'espace et le nombre constituant des filtres qui viennent déformer la perception de la durée pure. Tout l'effort d'analyse de l'auteur a porté sur la mise en évidence d'une obsession de l'espace dans la représentation que la conscience se fait de la durée. Ce faux immédiat doit être rendu à sa condition médiate, une fois que deux types de multiplicité ont été distingués. La durée requiert pour être conçue un genre de multiplicité inaccoutumée, qui ne peut pas être immédiatement soumise au nombre.

Dans notre extrait (pp. 80-82), c'est une ultime objection qu'il s'agit en effet de repousser, l'illusion persistante de la mesurabilité de la durée, ou plutôt l'illusion consistant dans une substitution à la durée effectivement perçue par la conscience d'un temps universel qui se laisserait ramener au nombre.

On peut dire à cet égard que l'argumentation bergsonienne ici constitue un tour de force, puisque c'est sur le terrain même de la mesure présumée effective du temps que l'auteur cherche à montrer que le mesurable ne dure pas, et que ce qui dure ne se mesure pas. Il faut en fait s'installer dans les conditions de la mesure pour faire percevoir à l'esprit l'impossibilité même de cette opération dans le cas de la durée. La mesure de la durée supposerait pour être effective que les unités demeurent tout en se succédant, comme le veut la formation du nombre selon l'analyse précédente de Bergson dans notre second chapitre. Bergson semble proposer ici une argumentation transcendantale négative, à même de faire apparaître ce qui est inaperçu dans la thèse objectiviste d'une durée homogène.

En effet, l'illusion de la mesure de la durée suppose la négation du spectateur, une sorte d'oubli de soi de la conscience qui fait comme si elle ne suscitait pas la représentation homogène de la durée, pourtant son œuvre. Bergson use d'une double méthode pour l'établir : dans un premier temps, il cherche à dissocier, en recueillant le bénéfice de ses précédentes analyses, l'objet de la mesure des conditions de la mesure, et montre une antinomie inhérente à l'opération envisagée de mesure de la durée. On n'a pas été assez attentif, selon lui, à ce qui rend possible l'apparence de continuité que requiert la mesure de la durée, et qui ne peut appartenir au mesurable par soi. Il faut alors dégager la durée de la représentation du mesurable, et en faire la condition active de la subsistance de ce qui s'offre seulement ainsi à la mesure. Par là s'accuse déjà le caractère non immédiat du mesurable, contrairement à l'illusion qu'il s'agissait d'entrée de jeu de dissiper. Le ressort de l'illusion commence à poindre : l'extériorité du mesurable n'est pas perçue d'emblée comme incompatible avec la succession ; on est ici dupe de la représentation, qui seule rend présent ce qui a disparu, sans pouvoir instaurer une succession effective. On a une extériorisation de la durée plutôt qu'une

durée extérieure, qui est le résultat factice inaperçu d'une opération mentale qui demande à être thématifiée. Bergson procède à une expérience de pensée en partie double (« Or, supprimons pour un instant... ») qui a pour dessein de faire apparaître les éléments purs qui se confondent en apparence dans le temps, grandeur mesurable. Les candidats n'ont pas toujours prêté attention à la distinction introduite par l'auteur entre la perception et la pensée : elle est pourtant cruciale pour l'intelligence de l'argument analytique déployé dans la première partie du passage. Car l'illusion du temps homogène consiste précisément dans l'illusion de la perception d'une durée homogène, ce qui veut dire que la pensée ne s'aperçoit pas dans son acte, et qu'elle prête à la perception ce qui lui revient en propre ; il faut donc concevoir deux actes distincts de la pensée, le premier se représentant les oscillations passées du pendule, le second impliquant une sorte d'amnésie du premier, une réflexivité dupe de l'acte auquel elle s'applique. Bergson, dépouillant la pensée de son second acte, qui est un acte de croyance, la ramène à son premier acte, acte représentatif qui n'a pas affaire à ce qui persiste par soi, du moins pas comme à son objet. On pourrait sans doute qualifier l'illusion à laquelle s'applique l'analyse bergsonienne d'illusion objectiviste, qui se caractériserait par la confusion de la chose et de la représentation, faute d'une concentration de l'esprit sur l'expérience de la succession pure.

L'espace joue ici un rôle décisif, qui a été en général bien aperçu par les candidats. C'était en effet dans les pages précédant notre passage le critère permettant de reconnaître la multiplicité dont les éléments sont indifférents et extérieurs les uns aux autres. Cette multiplicité qui a légitimement cours quand il s'agit de compter est celle-là même qui pénètre la représentation de la « durée vraie ». La difficulté majeure accusée par le paradoxe bergsonien qui clôt la première partie du passage a trait à la compréhension d'une « succession sans extériorité ». Le concept de multiplicité hétérogène revient alors sur le devant de la scène : l'auteur est conscient de la prouesse que constitue l'aperception d'un multiple indistinct, c'est-à-dire non soumis au principe d'identité qui justifierait la répétition des unités. Ce que la conscience substitue à sa propre multiplicité est d'abord un schème, le schème de l'extériorité pure, ensuite la projection de soi sur ce schème, puisque sans cette projection, on serait voué à la pure perception, c'est-à-dire à un présent sans rien pour le précéder ni pour le suivre. Mais l'hétérogène ne se borne pas à s'organiser soi-même, ni à fonder par son auto-organisation la représentation de ce qui par soi ne dure pas.

La seconde partie de ce passage se propose de retracer la genèse de l'illusion comme par une sorte de contre-épreuve, la première s'étant achevée sur l'expression d'un « espace auxiliaire », qui laissait déjà entendre que l'on avait affaire, dans la prétendue mesure directe de la durée, à un registre médiat. On ne peut cependant pas se borner à la dissociation, car il s'agit surtout de comprendre la genèse de l'illusion, qui suppose plus que la constitution d'un mixte de durée et d'espace. En effet, si c'est bien un mixte, comme les candidats y ont en général insisté, c'est un mixte qui n'est pas perçu comme tel. L'analyse de ses composants purs, la succession et l'extériorité, a déjà autorisé une première conclusion, qui faisait émerger la notion de juxtaposition, substitut actif de la succession dans l'extériorité. Mais l'auteur entend démontrer beaucoup plus : ce substitut de la succession qu'est la juxtaposition requiert une modification antérieure de la succession, non pas dans son exercice propre de durée vraie, mais dans la représentation de cette durée, qui se voit attribuer les caractères de la multiplicité qu'elle n'est pas. Des présents séparés nous permettent de concevoir médiatement nos faits de conscience, dont l'auto-développement s'efface alors au profit d'une sommation, ce qui insinue l'idée d'une répétition incompatible avec la transformation incessante, qui appartient à la durée vraie. On n'a pas toujours manifesté assez d'intérêt pour le concept d'organisation des faits de conscience, qui implique que l'on puisse cesser de recourir au principe d'identité pour mettre l'accent sur une sorte de synthèse immanente aux faits de conscience eux-mêmes.

Bergson préfère la continuité à l'identité, ou plutôt la première n'a pas besoin de la seconde, qui ne s'impose que dans l'ordre de la représentation. Le tout est de savoir pourquoi cette représentation qui fait prévaloir la répétition peut s'imposer à la conscience qui garde le pouvoir d'attester pour soi l'organisation qui évince toute répétition. Bergson fait mention de l'habitude, en insistant sur la substitution qu'elle comporte du distinct à l'indistinct : le distinct contient-il en soi plus de facilité pour la conscience dans son auto-représentation, dans la mesure où chaque présent, séparé de tout autre par un vide pour ainsi dire, semble arrimer la transformation continue, à chaque fois, à un repère objectif ? L'habitude qui donne corps à la représentation dissimule ainsi peu à peu à la conscience ce qu'elle veut se représenter, et donne de plus en plus d'importance à ce qui représente, et finit par tenir lieu de la succession. On ne peut donc – point qui a souvent échappé à la plupart des candidats – prêter à la conscience un degré constant de clarté dans son exercice, ni une faculté d'aperception de l'influence qui s'exerce sur elle. Les faits de conscience continus deviennent subrepticement des états de conscience qui ont à être connectés, et qui tombent par là même sous la juridiction du nombre. On voit qu'à cet égard le concept de représentation ne suffit plus à décrire ce qui affecte la conscience, qui tout en poursuivant son auto-organisation, connaît comme un second régime d'exercice, qui est une attestation illusoire de sa propre succession. Ce qu'il y a de fortement prégnant dans cette attestation, c'est précisément la nécessité de marquer des intervalles pour se donner la succession, ce qui signifie que Bergson attribue au nombre, pris en tant que schème, un rôle prépondérant dans l'habitude que contracte la conscience. Ce schème, dont l'application légitime vaut pour toute extériorité, usurpe ici la place de la succession par pénétration mutuelle, de sorte que, pour ressaisir le propos un peu évasif de l'auteur, il faut supposer que la conscience doit ménager du vide dans son propre cours pour s'assurer de sa succession interne. Les candidats se sont parfois enquis de l'origine de cette extériorisation, en la rapportant à l'action, à la perception, ou à l'interaction sociale. Dans les limites du passage, il n'était pas possible de déterminer une origine externe à cette extériorisation. L'important résidait dans la mention de l'habitude et dans les effets que l'on pouvait lui prêter. L'habitude a un effet d'amnésie, elle fait décroître l'intensité de l'attention de la conscience à ses propres actes.

Pourtant, on ne saurait dire que la durée en soit foncièrement affectée, sinon l'influence inverse, de la mémoire sur les oscillations du pendule, ne serait pas compréhensive. Bergson rend compte de l'illusion du temps homogène par un retour du schème spatial sur la conscience qui l'instaure, puis par une temporalisation spatialisée, qui déploie ce premier retour, à nouveau, dans l'extériorité. Le temps homogène est une affection de la durée, à la fois influencée et influente ; le temps homogène et la durée vraie ne sont pas étrangers l'un à l'autre, même s'il est vrai que le premier en vient à occulter la seconde.

Bergson s'est proposé dans ce passage de dissocier les éléments de ce qui résulte d'une formation de compromis, et qui constitue une double illusion, respectivement celle de la durée homogène et celle du temps homogène. Le passage laisse en suspens la question majeure de savoir pourquoi la conscience, qui s'atteste d'abord et toujours dans la durée vraie, peut vouloir se représenter sous les dehors de l'espace où sa multiplicité immanente s'extériorise. Car évoquer l'habitude, comme le fait Bergson, semble ne pas suffire. Il faudrait pouvoir rapporter cette habitude à un intérêt, comme l'ont vu certains candidats. La double genèse de l'illusion introduite ici par Bergson comporte une lacune anticipatrice, au moment précis où se laisse retracer la durée interne homogène. Il est légitime de s'interroger sur l'intérêt que représente la substitution de l'homogène à l'hétérogène. Cet intérêt ne consisterait-il pas à se rendre prévisible, à donner prise sur soi et à avoir prise sur soi, ce que l'expérience immédiate de la durée n'autorise pas ?